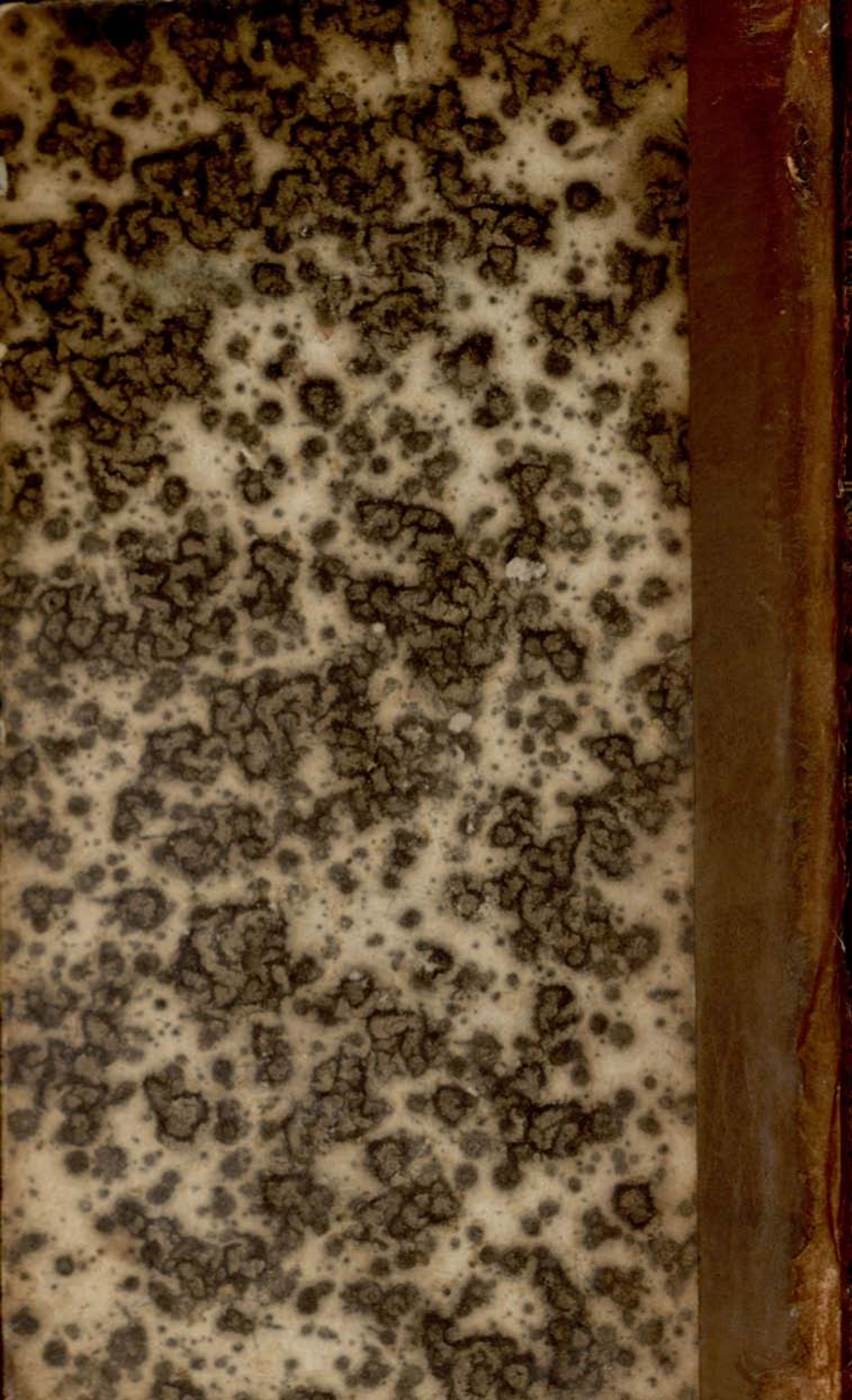


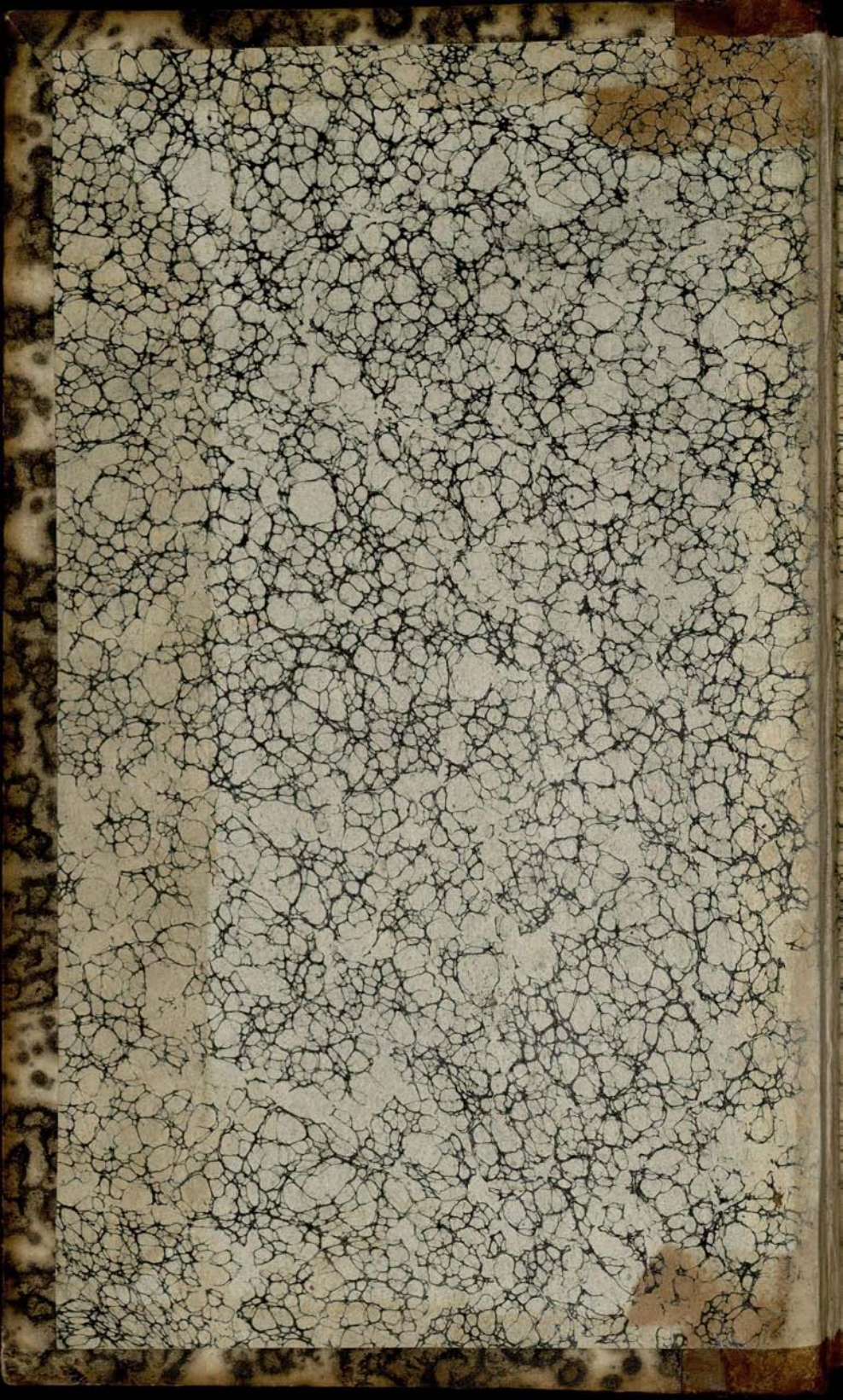


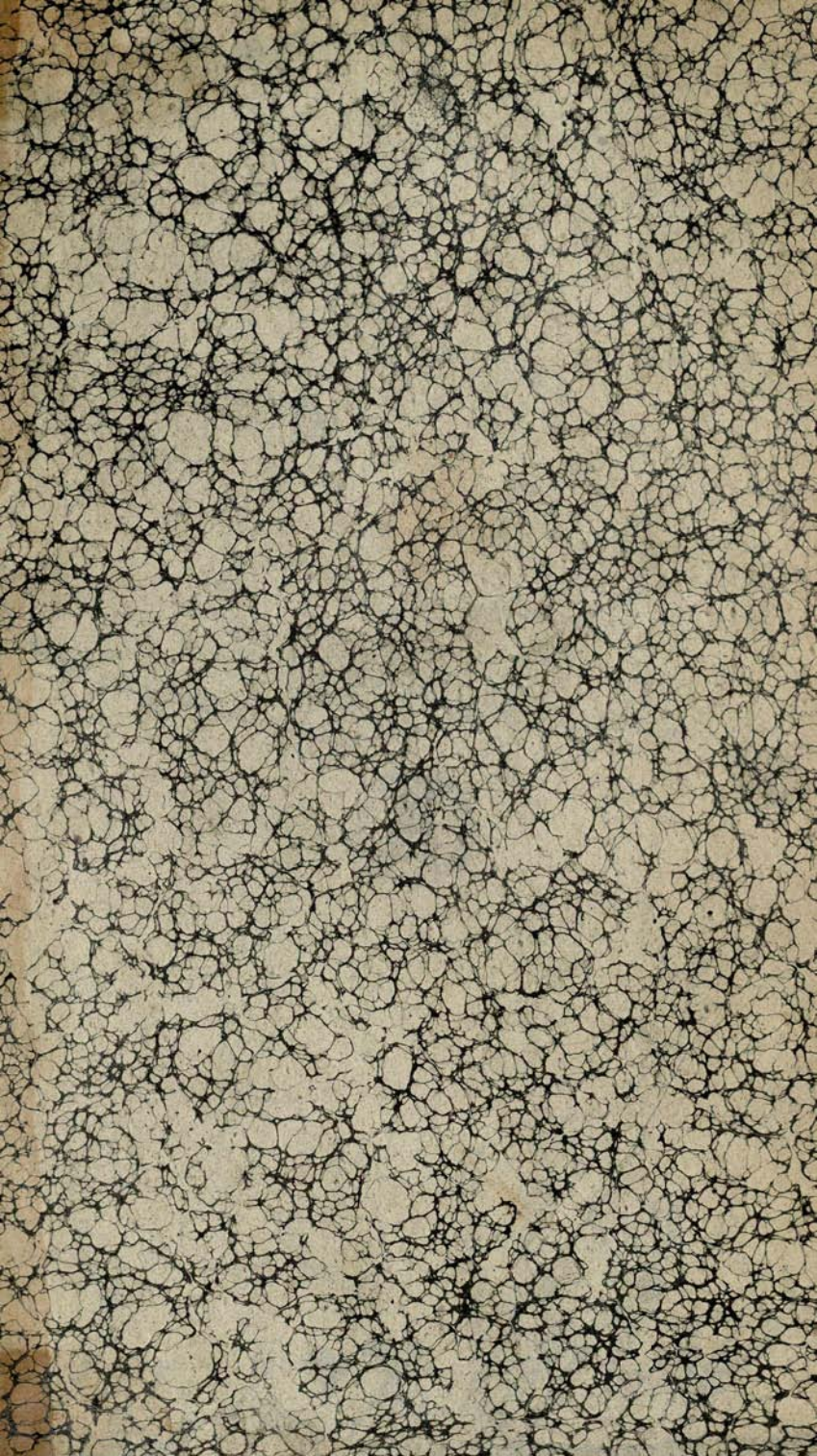
LA PORTE
DU
SOLEIL.

1-2









R
131293

Cat. 57



570

Z. de B.

11787/2

2504

A-2129/1.

LA PORTE DU SOLEIL.

Espagne

LA PORTE

SOLEIL

LA PORTE DU SOLEIL.

ÉDITEUR,
M. DE SAISON

Paris, 1850

LA PORTE DU SOLEIL

LA PORTE

DU

SOLEIL

PAR

ROGER DE BEAUVOIR.

(sur l'Espagne)

I

Il faut convenir, chère marquise, que pour
visiter votre belle patrie, je ne pouvais par-
tir de Bayonne sous la protection d'un meil-
leur guide que saint Cléophas dont le calen-
drier célèbre la fête aujourd'hui. Je vous

crains trop l'oubli de PARIS, pour ne pas être
sûr que DUMONT, ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1844

LA PORTE

DU

SOLEIL

ROGER DE BEAUVOIR



PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LATÉRALE.

1813

Tristesse du départ. — Bayonne. — Biarritz. — Le Calsero. —
Mon compagnon de route, son majordome et son per-
roquet. — L'église de Saint-Jean-de-Luz. — La
Bidassoa. — Le dernier gendarme français.
— Irun. — Hernani. — Tolosa.

A M^{me} LA MARQUISE DE V. G.

Tolosa, 25 septembre 1841.

Il faut convenir, chère Marquise, que, pour
visiter votre belle patrie, je ne pouvais par-
tir de Bayonne sous la protection d'un meil-
leur guide que saint Cléophas dont le calen-
drier chôme la fête aujourd'hui. Je vous
crois trop bonne Espagnole pour ne pas être
sûr que votre souvenir garde une place à ce

méchant garçon auquel Asmodée, en valet complaisant, voulut bien montrer Madrid à l'aide d'un procédé tout nouveau. Nous ne sommes plus au temps où le gentil bachelier pouvait voir enlever les toits de cheminée d'une capitale comme la croûte d'un paté sans que l'on se mît à crier au miracle; je n'en attends pas un pareil de don Cléophas qui est devenu un grand saint du jour où il a rompu avec le diable. Cependant, comme il est permis de croire que ce Cléophas une fois canonisé prend en pitié le pèlerin qui s'aventure dans les Espagnes, je me suis placé sous sa sainte garde; il doit être indulgent à la jeunesse, car il fut mauvais sujet!

Me voilà donc loin de Bayonne, la ville au double manteau; sur le côté droit elle porte les armes de France, sur le côté gauche celles d'Espagne. Militaire et marchande tout à la fois, elle serait cependant, à mon sens, une

ville assez pâle sans les délicieux méandres de l'Adour et la vue admirable qu'on a du haut de sa citadelle. L'Adour, en ce lieu, forme un si charmant contraste avec la mer, ses eaux limpides et molles ont un si grand air d'églogue amoureuse qu'on a presque peur de quitter cette douce rivière pour les aspects plus sévères de l'Océan à Biarritz, cet océan dont les vagues ont baisé pourtant vos pieds tant de fois avec un murmure soumis. N'importe; il faut dire adieu à ces belles *allées marines*, verdoyante écharpe de l'Adour, jardin de Bayonne semé de parfums et de brises; il faut quitter ces bricks qui dans peu s'en vont rejoindre la mer loin de l'anse paisible où se miraient leurs cordages. Hier encore, nous nous promenions en barque sur le fleuve, et vous regardiez le goëland frôler de son aile les algues marines; ces légers vaisseaux lui ressemblent; comme l'oiseau ils abandonnent la côte et l'onde heureuse pour les chances de la mer; demain, ce soir peut-

être, ils affronteront l'écueil et la tempête.

N'est-ce pas un peu le sort de celui qui vous écrit ? Au lieu de rester au port, le voilà qui s'aventure par les chemins, sans autre boussole que sa fantaisie, aspirant aux profondeurs de l'horizon et de la plaine, après cette vie des Pyrénées où le regard est captif, où l'aspect des glaciers et des montagnes vous écrase. Mais en vérité pourquoi donc chercher l'Espagne ? L'Espagne, chère marquise, est un thème dont la frénésie des touristes a passablement abusé. Il semble que tout n'y soit que guitares et sérénades, collations aux dames, et sonnets enrubannés ; les routes y sont charmantes et les balcons de chaque ville ornés de fleurs et de femmes. Depuis que Figaro a paru chez nous avec sa résille, Suzanne avec son voile, et Basile avec son chapeau de trois pieds, depuis que madame Malibran a chanté Rosine et que Monpou (qui n'a point vu l'Espagne avant de

mourir!) a mis en circulation les délicieuses chansons de Musset, voilà toute une Espagne éclore dans le cerveau des moindres boutiquiers de Paris, une Espagne satinée, mignonne comme un portrait de femme de M. Dubuffe, une contrée commode où l'on entre par les fenêtres chez les dames, et où l'on déchire par forme d'amusement la robe des alcades, un Eldorado de grenades, d'aventures, et de poignards qui ne blessent pas : en un mot, un coin de terre à l'usage des fabricants de vers, des amoureux et des peintres, où la vie est belle, les heures faciles, le ciel pur ; — le paradis de Mahomet, moins l'ennui de l'alcoran et l'abstinence du vin !

■ Pour mon compte, je dois vous avouer que je me complais singulièrement dans ces mensonges. Cette terre ainsi enluminée par les poètes et les romanciers de tous pays, cette île enchantée où chaque nymphe est une syrène, chaque arbre un parfum, chaque

fleuve une urne d'or, m'a souvent apparu comme un mirage lointain dans la splendeur d'un beau rêve ; je l'ai vue, je l'ai touchée, elle m'a souri ; maintenant je tremble de soulever le voile qui la couvre. Trouverais-je demain dans cette magicienne aimée une femme adorable ou une senora décrépite ? Hier, j'étais heureux ; demain, serai-je dé trompé ? Le voyage qu'on fait sur l'aile des songes est le meilleur des voyages. Je suis de ceux qui croient à l'amour d'une maîtresse absente, devant une boucle de cheveux, une lettre, un portrait ; il me semble alors impossible qu'elle me trompe ; je lui prête un cœur, une mémoire, une flamme impérissable ; en un mot, ce qu'elle n'a pas : apparaît-elle à mes yeux dans un retour réel, et en m'enlaçant de ses bras, le prestige cesse et tous mes doutes me reviennent. Alors, et comme il arrive à cette morne fiancée de Williams, à la pâle Lénore arrivée au terme de sa course, je vois tomber une à une cha-

que fleur de sa coiffure, la couleur de son teint s'efface peu à peu, ce n'est plus une femme, c'est un fantôme que je presse. Tel est, pour moi du moins, le singulier effet de l'absence ; et j'éprouve un moment de crainte solennelle en touchant la main ou les lèvres de l'amie que je retrouve.

Ce vague instinct de frayeur, ce sentiment inquiet me poursuit jusqu'aux frontières de l'Espagne. Je vais boire enfin à cette coupe frottée de miel, où ne résident peut-être que l'ironie et l'absinthe. Mais l'esprit de l'homme est ainsi fait, qu'il veut suivre éveillé la ligne de ses rêves ; des voix mystérieuses le troublent et l'excitent ; et, sourd aux prières amies qui le retiennent, il se fait l'esclave de sa chimère. Le temps arrive où il ne compte plus guère ses années que par ses voyages ; les crans faits au bâton du pèlerin égaiant ou attristent sa pensée. Pauvre instrument que le génie du poète, mandoline usée dont il a souvent besoin de rajeunir les cordes pour

chanter ! Prédestinés entre tous à la vie errante, ces malades ont besoin de changer d'air et de lieu ; étonnez-vous donc qu'ils cherchent d'autres brises ! Dieu a ouvert à tous le livre de la création , mais c'est surtout pour eux qu'il a créé le fruit qui étanche la soif, la colline bleue qui réjouit l'œil de son azur, le vent embaumé qui fait pencher l'arbre de la plaine. Il sait qu'aux travailleurs brûlés du soleil il faut l'ombre et la rosée, qu'aux marcheurs débiles il faut les sources qui retrempent les forces. Il a soin de ceux qui vivent du pain de l'intelligence, de ceux qui l'adorent dans les plus petites fleurs de la vallée comme les rocs escarpés qu'habite l'aigle. En peintre fier de son œuvre, il veut que nous l'admirions partout.

Le 25 septembre fête de saint Cléophas, me voilà donc prenant congé de Bayonne par la jolie route de Biaritz. La pluie du matin ne nous effrayait nullement, mon compagnon de voyage et moi ; nous étions sûrs qu'elle ne

dépasserait guère les limites de Saint-Sébastien. Pour mon compte, en effet, j'ai vu peu de villes dont le climat soit moins favorisé que Bayonne ; les déluges quotidiens du mois de septembre en rendent le séjour malsain. Le lourd *calesero* qui devait nous voiturer jusqu'à Madrid pendant cinq grands jours mortels avait tout d'abord attiré mon attention. Cette prison roulante ne ressemblait pas mal à cet immense *panier à salade* dans laquelle on voiture en France les condamnés ; le *mayoral* (1) tenait sa liste en main et appelait les voyageurs à haute voix ; il advint de là plusieurs quiproquos assez comiques : une servante espagnole, une simple *criada*, voulait se nicher à toute force dans l'intérieur parce qu'elle avait nom Inès, et que la feuille du *mayoral* portait ce nom. Mais la présence d'une nouvelle arrivée vint bientôt tout remettre en ordre, c'était sa maî-

(1) Conducteur.

fresse qui avait pris le coupé avec ses enfants et l'avait exilée ainsi que ses autres femmes dans la rotonde. La *pobrecita* descendit en nous jetant un long regard de tristesse ; je crois que notre compagnie l'eût distraite et qu'elle eût voulu prendre sa part de notre gaieté.

Mon compagnon de voyage (un de vos compatriotes) avait trouvé plaisant d'emporter jusqu'à Madrid l'oiseau cher aux nonnes de Gresset , un *loro* superbe, et que, dès l'abord, son majordome, nommé Juan qui voyageait avec nous, crut devoir traiter avec tous les honneurs dûs aux Altesses. Plus silencieux que Vert-Vert, ce dont je lui savais bon gré, le perroquet du sénor Rafaël M... se comporta si bien durant tout le temps de la route qu'en France j'eusse intrigué pour lui faire avoir le prix de vertu. En revanche, il y avait sur l'impériale un singe furieux qui faisait un bruit du diable dans sa cage ; je n'ai vu de ma vie d'animal plus laid et plus

impudent ; il se pouvait bien faire qu'il dévorât le pauvre perroquet à la première couchée de notre carrosse, mais Dieu veilla sur l'oiseau de mon ami, il était écrit qu'ils arriveraient tous deux sains et saufs rue d'Alcala.

L'attelage du *calesero* n'avait rien que de fort ordinaire quand nous partîmes de Bayonne ; ce n'est qu'à Irun que l'on prend en effet les mules et toute la livrée ordinaire aux routes d'Espagne. Nous n'étions que trois dans l'intérieur, je fis un vœu à don Cléophas de lui donner au moins un nombre égal de cierges si nous ne devions pas nous charger en route d'autres voyageurs. Ce *calesero* est, en effet, la plus horrible boîte que l'on puisse voir : tout y fut calculé, je crois, pour vous rompre les jambes, et, du temps de Philippe II, ce n'eût pas été, je vous jure, une mauvaise idée de l'Inquisition de l'adopter en guise de cabinet de tortures. Mon compagnon me fit voir, au moment de

notre départ, deux pistolets à double détente. Ils étaient chargés, et il m'en présenta un.

— Les conversations à brûle-pourpoint, me dit-il, sont ici tout à fait locales. C'est avec cette précaution galante que l'on quitte Bayonne, et, il n'y a pas huit jours, la diligence a été attaquée près de Somo-Sierra. — Jusque-là, repris-je, nous avons quatre jours, et je vous objecterai qu'on peut verser, ce qui diminue beaucoup la chance des voleurs. — La voiture s'ébranla, le perroquet siffla un air catalan, le mayoral s'assit sur le siège et nous partîmes.

Je fermai d'abord les yeux pour ne point voir cette route de Biarritz côtoyée, hélas! avec vous; les hortensias penchés par la pluie, les convolvulus aux clochettes brisées, les géraniums arrachés, brisés par le vent, tout lui donnait, ce matin-là, un air de désolation. Des cantonniers travaillaient pourtant avec ardeur aux bas côtés, comme si le temps eût été superbe; les roues du char que trai-

ment les bœufs criaient comme d'habitude, il y avait même quelques femmes en cornette à leur fenêtre, réveillées sans doute par le bruit de l'équipage. A deux lieues de Biarritz, je me retournai, et vis à ma droite la mer dont la pluie confondait alors l'horizon avec la brume; elle semblait regarder avec amour le mamelon bleu de Saint-Sébastien, tandis que des nuages coupaient à gauche les montagnes environnantes. Des plaines larges et mouvementées, quelques champs de maïs malades et jaunes formaient le premier plan de cet Océan aux lames bruyantes, sur lequel fuyait alors une longue traînée d'hirondelles. Nous passâmes à Saint-Jean-de-Luz tandis que je rêvais encore, dans les plis de mon manteau où je m'étais *embossado* (1), à la *grotte d'amour* (2) et aux souvenirs en-

(1) Embossé.

(2) Cette grotte tire son nom de deux amants qui n'avaient que ce lieu-là pour se voir; la marée montante les y surprit et ils furent noyés.

chantés de Biarritz. Saint-Jean-de-Luz, célèbre par le mariage de Louis XIV, est, selon moi, assez pauvre d'aspect, mais il serait peu révérencieux pour le grand roi de ne pas visiter l'église qui garde encore l'exacte représentation de cette belle cérémonie pour laquelle le roi d'Espagne vint tout exprès de Madrid, et où le seul carrosse du roi arrêté au porche coûtait soixante-quinze mille livres (1). Comme je vous sais curieuse du beau style de Louis XIV, et surtout de l'étiquette des règnes, je ne puis mieux faire que de vous présenter le narrateur suivant qui vaut à coup sûr mieux que moi et dont la

(1) Ce carrosse était brodé de broderie relevée quoiqu'alors la broderie n'eût fait que baisser, à cause, dit Montreuil, que *force gens de néant en portent*. Parmi les gens de la cour il y avoit, ce jour-là, pour deux millions de broderie. Le roi de France, s'excusant près du père de l'infante Marie-Thérèse, de la peine que ce mariage et cette route lui avoient donnée, le roi d'Espagne répondit : « Je serais venu à pied, s'il eût été nécessaire. » V. la *galerie de l'ancienne Cour*, p. 115, t. I.

perruque et les gants sentent la poudre de Chypre.

« Le mercredi, neuvième juin (1), on fit le mariage du Roy et de la Reyne en propre personne. Il y auoit des balustres dressez avec des piliers de bois et des planches jointes ensemble au lieu de pavé, depuis le logis de la Reyne-Mère où l'infante auoit couché les deux nuits passées, jusqu'à la porte de la paroisse de Saint-Jean-de-Lus, où toute la cérémonie alla à pied. Estant arriués dans l'église, la Reyne et le Roy de France n'eurent qu'un mesme théâtre et qu'un mesme carreau, qui étoit fort grand. La Reyne-Mère en eut un à elle seule. Personne n'alla à l'offrande que le Roy et la Reyne. Le roi n'auoit qu'un habit de drap d'or tout couuert de dentelles noires. Presque tous les Grands Seigneurs en auoient vn pareil : de sorte qu'il n'estoit distingué des autres que par sa bonne mine. Le Roy ne voulut ni comédie ni bal,

(1) 1660.

et se coucha à dix heures dans le lit de la Reyne qui s'étoit couchée un peu auparavant dans une chambre qui estoit joignant la sienne.

. Ceux qui disaient que Philippe quatrième n'auoit point d'autre majesté que celle qu'il se donne avec sa lenteur, ses pas contez, et ses yeux immobiles, ont tort; car il est de fort belle taille, et quoy que son visage soit maigre et un peu maladif, qu'il n'aye que fort peu de cheveux, on remarque qu'il a été admirablement bien fait dans sa jeunesse. Il ressemble plutôt à vn Flamand qu'à vn Espagnol; aussi le Roy son père estoit petit-fils del'Empereur Charles-Quint natif de Gand. L'Infante ressemble à la Reyne-Mère sa tante, elle a les yeux admirables, les lèvres d'un rouge si beau, que ceux qui ne s'y connoistroient pas soupçonneroyent qu'il eût esté mis par ses propres mains, et non pas par les mains de la nature. Elles sont un peu relevées, c'est-à-dire belles à

voir : mais bien meilleures encore à baiser, pour un Roy, cela s'entend. Le teint d'un blanc à éblouyr, vne douceur et vn charme inexplicable dans la moindre de ses actions ; ce que j'en estime le plus, c'est une fleur de santé sans égale (1). »

Cette église possède un escalier à rampe de fer, qui vous conduit au portail par quelques marches. Arrivé dans l'intérieur, vous y trouverez les draperies et les tentures du temps, vous pressentez déjà le déluge d'odes, de madrigaux, de sonnets qui va fondre sur le royal élève de Mazarin.

Les Grâces, d'amour échauffées,
Nuds pieds, sans jupe, décoiffées,
Se tiennent toutes par la main,
Et d'une façon sadinette
Se branlent à l'escarpolette
Sur les ondes de votre sein.

Ces vers de Malherbe, les poètes du temps

(1) Lettres de Montreuil, p. 407. Paris, édition de Claude Barbin, au Palais.

de Louis XIV eussent pu les appliquer à la mer de Saint-Jean-de-Luz pour un jour si renommé. La mer, en effet, c'est le plus beau coup-d'œil et le charme le plus sûr de Saint-Jean-de-Luz ; elle arrive à son chenal comme une jeune et folle danseuse. Un rayon de soleil se jouait alors aux flèches de l'église ; en regardant ce vaisseau de pierres, je me sentis pris d'une indicible rêverie. La jeune reine épousée en ce lieu même par notre roi Louis XIV, dans cette ville de Saint-Jean-de-Luz (1) qui *sentait alors le grand Cyrus à pleine bouche* et où Montreuil entendit Otheman (2) jouer si bien de la viole, ne vit-elle pas succéder, en effet, bientôt pour elle les tristesses aux fêtes, l'élégie aux pompes de l'ode ? Vous vous rappelez peut-être que,

(1) Lettres de Montreuil, p. 426.

(2) « Otheman joua de la viole une demi-heure, je demeurai tout ce temps-là sans songer à vous. Mais ne vous en fâchez pas, l'Infante fut oubliée aussi bien que vous, et le Roy écouta cet illustre aussi attentivement que moi. » *Ibid.*, p. 408.

pendant tout le cours de cette longue cérémonie du mariage, madame de Noailles sa dame d'atours soutenait dans l'église, à cause de sa pesanteur, la couronne d'or que la pauvre petite devait porter sur la tête? Ce bandeau royal fut pour Marie-Thérèse une vraie couronne d'épines. Elle succomba sous le poids de ses chagrins, et les efforts qu'elle fit toute sa vie pour dissimuler sa morne tristesse hâtèrent sa mort. On a dit qu'en mourant elle mit sa bague au doigt de madame de Maintenon comme pour indiquer au roi le choix qu'il devait faire, choix déjà fait dans le cœur de Louis XIV. Ce dernier vœu de la fille d'un roi d'Espagne pour le bonheur d'un ingrat n'est-il pas alors, Madame, le trait le plus saillant de son martyre?

Au moment où nous passions, je remarquai sous les maisons à arcades plusieurs femmes à coëffes noires, l'une d'elles nous donna le salut commun en Espagne : *Baya*

usted con Dios! C'était une vieille aussi ridée que la mère du Titien dans son fameux portrait qui est à Venise. Si elle ne m'eût pas dit ces paroles de paix, je l'eusse prise assurément pour une *gitana*.

Nous laissons à droite Andayes avec son clocher, l'église de Bidache qui n'a rien de remarquable ; le regard plane alors sur l'océan qui se resserre, et Fontarabie vous sourit à gauche dans une vallée charmante encadrée par les montagnes. Les bœufs au char gaulois descendent majestueusement le chemin, le vent de la mer agite les noisetiers et les chênes. Irun fait face à Fontarabie, et tous deux se regardent comme les vedettes d'un camp. Il y a six ans, on ne trouvait qu'une maison à Béhobie ; ce petit village s'est accru et son apparence est assez propre. C'est en cet endroit qu'un gendarme français vous demande vos passeports. Avez-vous bien songé à cela ? le dernier gendarme français ! le dernier repré-

sentant de cette milice sur laquelle Odry écrivit de si belles rimes ! Je tendis mon passeport à ce dernier des Mohicans, il conservait le chapeau à cornes, les gants montant au milieu du bras, le long sabre et le fameux col en crinoline.

« dont la ganse impuissante

« Dissimule assez mal une chemise absente (1).

Ce guide officieux nous mena à ce qu'on nomme la *police*. De la chambre affectée à cette police, mon regard entrevit Irun par un des carreaux sales et fameux, Irun avec sa flèche élançée et les masses brunes de son église. Nous voici sur la Bidassoa près de l'île des Faisans de royale mémoire, et il n'y a plus à s'en dédire, ce lieu se nomme le *passage*. On traverse le pont de Béhobie gardé d'un côté par un tourlourou du 58^e (à qui, par parenthèse, j'ai donné en forme d'a-

(1) Méry.

dieu national mon dernier cigare de France) et de l'autre par un soldat espagnol. Si vulgaires que soient les adieux adressés au sol natal, on éprouve à passer ce pont de la Bidassoa je ne sais quelle superstitieuse tristesse, le cœur se resserre en voyant cette brusque ligne de démarcation et l'on tend les mains à ces plaines où réside peut-être la meilleure partie de votre âme. Les problèmes du cœur sont inépuisables, et pour moi j'essayai une larme furtive en serrant la main de ce soldat français du 58^e qui se mit à fumer mon cigare de l'air indifférent d'un Arabe.

La seule physionomie d'Irun ne tarda pas à dissiper ces impressions mélancoliques. Son église svelte, ses jolies fabriques, ses maisons espagnoles où l'on aperçoit enfin des balcons et des rideaux que le vent fouette, ses filles brunes coiffées de la natte qui retombe au bas de leurs reins, ses pignons de bois ciselé, sa population tourbillonnante autour de nous comme l'abeille au-

tour de la ruche, tout contribue à vous faire toucher au doigt le changement d'air et de sol; vous vous trouvez placé devant un vrai décor d'opéra. Le jeu national des provinces basques, le jeu de paume, était en pleine vigueur à Irun, lorsque nous sommes arrivés; j'ai profité de la station que fait le *calesero* pour jouir à mon aise de la jolie vue qu'offre l'assiette de cette ville. Le pont de Béhobie, Saint-Sébastien vis à vis d'Irun, des champs de maïs coupant de leur couleur vive ces deux cités brunes de ton, Fontarabie sur la mer et adossée comme une immense chapelle au bleu de la montagne; des nuages d'un blanc pâle courant sous le souffle du vent vers la France, et des terrains fauves s'illuminant de temps à autre sous les lames tranchantes d'un beau soleil, tel est le spectacle que m'offrait ce sol déchiqueté vingt fois pourtant par la guerre, mais à qui l'engrais des batailles semble avoir été profitable. Revenu à la Place, j'admirai l'hôtel de



ville transformé inhumainement en caserne ; il a du caractère, une belle façade, et n'est plus en harmonie qu'avec la colonne de pierres aux armes de Biscaye où s'est arrêté le calesero.

On déjeûne à Irun, si toutefois on peut appeler déjeûner l'énorme quantité de viandes et de plats qui défile devant vos yeux et qui fait songer involontairement à la colossale tournure de maître Corcuélo l'hôtelier de Gil-Blas, honnête homme qui ne goûtait pas le dernier des mets servis à ses visiteurs. La servilité me parut tout d'abord bannie des mœurs de l'Espagne, à voir tous ces hommes de différentes classes parlant entre eux devant la *posada*, citadins et paysans, militaires et commis, chacun gardant toutefois son rang, et ne donnant juste à son interlocuteur que la réplique nécessaire. La table était servie par une belle grande fille aux joues de roses, à la peau d'un blanc de cire ; elle avait une cocarde rouge au bas de sa

natte, et se donnait, pour plaire aux voyageurs, un mouvement qui ne prêtait pas peu à l'élasticité de sa taille. Le mayoral voulut bien m'apprendre qu'elle se nommait Jacinte et qu'elle avait six sœurs presque aussi belles que leur aînée, ce qui, certainement, compose au besoin un fort joli corps de ballet. Cependant et malgré cette belle apparition, je ne touchai presque à aucun plat, la cuisine espagnole étant pour moi une sorte d'abîme dont je m'exagérais peut-être la profondeur. En effet, je ne tardai pas à voir déguster devant moi par vos intrépides concitoyens une foule de mets safranés, huilés, épicés, dont l'odeur ressemblait assez à du savon rance, et qu'ils prenaient pourtant grand plaisir à digérer. Le vin me parut sentir le bouc, et le malaga avait un goût de réglisse. Les mélodrames français où l'on jure *par saint Jacques de Compostelle* vantaient beaucoup trop le vin de Valdê-Penas pour qu'a-

près cet essai je commis la faute d'en demander.

Cependant on s'atroupait dans la rue autour du *calesero* attelé en un clin d'œil de ses huit mules. Le petit postillon (1), le *zagal* (2), l'*escopetero* (3) étaient à leur place, il ne manquait plus que le mayoral qui descendit de l'auberge où il avait présidé le déjeuner au premier étage avec la tranquillité d'un alcade. Les huit mules, rasées artistement, suivant la coutume, ne tardèrent pas à se mettre en marche pendant que les petites mendiante

(1) Ce petit postillon se tient en tête des mules, et ne s'embarrasse aucunement de l'attelage.

(2) Le *Zagal* est un drôle agile qui court près des mules, les excitant tour à tour de la voix et du fouet.

(3) L'*escopetero*, qu'ils nomment par raillerie : le *médicin des voleurs*, se tient sur le derrière de la voiture avec deux espingoles chargées. Il porte la veste, le *sombrero*, et une ceinture de cuir noir pour les cartouches; cette ceinture se nomme communément la *cartuchera*; cet homme, ce protecteur, est le plus souvent un ancien voleur retiré. Il a la veste brune ou couleur de peau de taupe, et le chapeau noir en pain de sucre.

d'Irun nous présentaient des fleurs et des paniers de fruits au bout d'un bâton à la portière de la diligence. Nous voici dans la Sierra qui continue les provinces basques, et je remarque bientôt à Oyarzun, petite ville bâtie en belles pierres, l'hôtel de ville avec les armes de Biscaye ; à gauche, apparaît le phare de Saint-Sébastien. Hernani vient ensuite, Hernani à moitié brûlé et noirci comme un cyclope qui sort de son antre ; Hernani sur le pont duquel il s'est perdu cinq mille hommes. Entre Irun et cette ville, le maïs est très beau et développe en paix ses rubans verts sur ces champs peuplés de morts. Derrière Hernani et posé comme un nid d'aigle, le château de Santa Barbara se détache sur la teinte bleue du ciel ; l'attaque de cette redoutable position, emportée par les troupes de la Reine à la baïonnette, ne forme pas une des pages les moins remarquables de la dernière guerre.

L'aspect d'Hernani est fait pour serrer le

cœur. Rien qu'à voir ce site et ces murailles, on devine à quelles héroïques résistances ont dû s'attendre les vainqueurs ; on aime ces maisons écussonnées qui se sont toutes défendues avec leur couronne de pierre au front. Tout dans cette ville est sombre et colossal ; celle-ci vraiment a bien le teint d'une Castillane. Le postillon que nous avions était un ancien officier carliste ; il en était revenu à son premier état, celui de mener des chevaux après avoir mené des soldats. La défense d'Hernani par les soldats carlistes fut, vous le savez, aussi valeureuse qu'opiniâtre ; ils se battaient de maison en maison, et les balles dont les trous sillonnent chaque mur témoignent assez de l'ardeur d'une pareille lutte. Les Anglais tenaient derrière dans la plaine ; cette plaine semée de villages brûlés, d'églises sans toitures, de pans de murailles croulés, ces vestiges de désolation, nous les retrouverons jusqu'à Vittoria ; et c'est là certainement la plus triste et la plus

instructive préface de ce livre sévère nommé *la Castille*, livre déchiré aujourd'hui par tant de mains qui jadis n'auraient pas eu le droit d'y toucher. Avant *Hernani*, nous laissons à droite le chemin de Saint-Sébastien, et nous voilà bientôt devant le portail d'une église assez belle dans le style de celles de Rome ; cette église d'*Hernani* est le premier temple dans lequel je suis entré. Il n'y avait qu'un pauvre sur une natte à moitié pourrie ; il ressemblait à l'un de ces philosophes en guenilles que j'ai vus à Gênes et que peignit votre Ribera. A côté de l'église, quelques beaux jeunes gens s'exerçaient au jeu de paume, le jeu favori des provinces, à ce que m'apprit le mendiant que je fis causer ; il ajouta qu'en ce pays on se passerait plutôt d'église que de jeu de paume. Cela me donna à penser un peu, et je me dis qu'au temps de Philippe IV l'Inquisition eût rôti l'auteur d'une pareille observation. L'Espagne, à cette heure, en est à la France de 1780 ;

elle commence à se moquer de ses croyances. Si la vue d'Hernani m'avait frappé, je puis vous assurer que le propos du mendiant ne me fit pas une moindre impression, l'ironie d'un peuple contre sa foi religieuse m'ayant toujours paru l'indice irrécusable de sa décadence.

A Andio, où il y a garnison, je remarque encore une jolie église avec son cloître à côté ; c'est sur le pont de ce village que mourut le général Gurrea. Vous ne sauriez vous faire une idée exacte de l'impatience d'un voyageur en traversant ces pays ainsi dévastés par la guerre ; il aspire à des contrées plus douces et plus heureuses ; il lui répugne d'enregistrer à chaque heure des engagements et des attaques. Villa-Bona franchie, on arrive au pont de Tolosa. Ses fabriques et son église se dessinent nettement à l'œil ; l'église est svelte, charmante ; la ville a des toits en saillie qui débordent sur ses rues, des balcons coquets, un air de décor et d'arrangement qui plaît à

l'œil du peintre. Des officiers espagnols à l'épaulette traînante (mode assez disgracieuse à mon avis), fument la cigarette devant notre *posada*, quelques prêtres en chapeau à la Basile se dirigent vers Saint-Jean. J'ai fait comme eux, et je suis allé rendre visite à cette église dont la façade est d'un bon style.

L'intérieur en est orné comme tous les intérieurs de temples espagnols; sa coupole est haute, sa nef flanquée de chapelles à clinquants dans lesquelles j'ai vu pour la première fois ces grands Christs éplorés, dont les cheveux, tombant en fleuve sur un des côtés du visage, produisent dès l'abord une sorte de terreur mystérieuse. Les orgues jouaient leur musique accoutumée, musique criarde et rauque s'il en fut. En sortant de l'église, je rencontrai plusieurs *frailes* en chapeau à la Basile, ils marchaient d'un pas précipité; un seul, le plus vieux de tous, s'approcha de moi en me voyant planté d'un air de

curieux devant la façade. J'avais souri en voyant le dernier gendarme français au pont de la Bidassoa, je fus pris d'un singulier étonnement en voyant le premier prêtre espagnol. Celui-ci pouvait avoir soixante ans. Il y avait dans ses moindres manières un mélange de gravité et de tristesse. Cet homme n'avait rien du moine de Sterne, ce bon moine si naïf que le seul aspect de son froc et de sa tabatière de corne vous met une joie douce au cœur; celui-ci portait le poids de sa mission comme un fardeau. Le clergé d'Espagne a été tout, à cette heure il n'est plus rien. Le prêtre en question causa longtems avec moi, il m'entretint longtems de l'abbé de Lamennais dont il avait, dit-il, traduit le livre : *les paroles d'un Croyant*. Il était assez mal mis, et il m'assura qu'il ne vivait que d'aumônes. — On nous a réduits à cinq réaux par jour, me dit-il (vingt-cinq sous de France), mais ce revenu si minime n'est que fictif; il ne nous

est pas même payé. Ce souverain déchu me fit peine à voir, je lui achetai quelques médailles, et il me conduisit jusqu'à l'auberge.

La *Fonda* nous attendait pour le repas, le papier grisâtre de la salle à manger où se trouvait une table de vingt-cinq couverts, à laquelle ne tardèrent pas à s'asseoir indistinctement, voyageurs, officiers et *mayorals*, représentait des combats de taureaux dessinés par l'Apelle le plus novice de Tolosa; quelques-uns de ces taureaux n'avaient que trois jambes. Comme la couleur bistre manquait sans doute au peintre, il les avait enluminés d'un ton vert choux tout à fait local pour une salle à manger. Ainsi faits, ils me parurent aussi beaux qu'une fresque d'Herculanum. C'étaient les premiers taureaux que je voyais, et j'éprouvais à les contempler la joie des sauvages de Christophe Colomb quand il leur fit voir un fusil. Chaque matador me semblait devoir se nommer Montès, et le cirque figuré par une ligne de cobalt du ton le plus

insolent devait être au moins celui de Séville ou de Madrid. L'apparition d'une vingtaine de plats mit fin à mon admiration candide pour ce décor; l'odeur de plusieurs sauces infectant le musc comme le sac d'une douai-rière me fit retourner. C'était le dîner, et chacun y mangea, excepté moi. La table était pourtant servie à profusion, et le maître d'hôtel vint recevoir en personne au dessert les félicitations de chaque convive... Accablé de fatigue, je m'endormis sur un lit horrible, songeant, comme Sancho au jeu de passe-passe, de ce dîner, auquel il ne manquait que la baguette de baleine du médecin Pedro Recio de Aguero gradué à l'Université d'Osuna. Pour me consoler, je me nourris de la lecture du chapitre XLIX où le brave écuyer mange enfin à sa guise d'un certain hachis froid de bœuf et d'oignons.

II.

Suite de la route. — L'auberge de Vergara. — Le champ de l'Embrassade. — Le livre du Moine. — Le théâtre de Vittoria. — Un professeur de mathématiques.

Vittoria... — septembre 1841.

Trois heures du matin sonnaient à l'église de Saint-Jean , lorsque nous partîmes de Tolosa. Rien ne peut rendre l'étrangeté silencieuse d'un pareil départ pour un étranger. On descend à peine éveillé les marches d'un escalier plus ou moins sale , plus ou moins éclairé par les rayons de la lanterne ou du quinquet ; on heurte des paquets , des man-

teaux qui marchent , des ombres de senoras chaudement enveloppées qui glissent sur le sol ; on se place dans le *calesero* , que ferme le mayoral ; tout cela au milieu d'une nuit profonde et sous le dais noir d'un ciel troué çà et là de quelques étoiles qui tremblotent. Tout d'un coup , et dans l'intérieur du *calesero* , vous voyez des yeux allumés , terribles , flamboyants. Rassurez-vous , ce sont les *pitos* ou cigarettes que chaque honnête Espagnol vient d'allumer. Ces fanaux se multiplient bien vite , car le froid du matin est très piquant. Vous passez la rivière de l'Orio , vous laissez derrière vous une longue suite de ponts , la plupart sans eau , et vous découvrez un village morne et triste que , par ironie sans doute , on appelle Allegria. Au Goretta , village qui lui fait suite , et dont l'église mérite l'attention , vous rencontrez encore un pont sur un lit de cailloux ; puis , à trois lieues de Tolosa , vous voyez des murs percés de balles , des murs où la guerre a

gravé son ongle, comme à Hernani : c'est Villa-Franca, petit bourg qui vit flotter aussi sa bannière noire, portant pour devise ces mots, avec quatre têtes de mort : *Vittoria ó muerte!* la devise des bandes carlistes.

A Beasin nous prenons des chevaux de poste. Rien de nouveau, d'attrayant pour l'œil dans l'aspect de cette campagne poussiéreuse, liserée çà et là de champs de maïs. Le jour est venu, mais avec le jour se révèle bientôt à nous une longue suite de posadas sombres et sévères, les croix nombreuses du *Calvario* forment les stations du chemin. De temps à autre et comme du fond d'un antre habité par un cyclope s'élancent de vives gerbes de lumières, ce sont les fabriques de fer qu'on rencontre après avoir laissé à gauche le chemin de Ségura. Comme il est écrit qu'on trouvera toujours en Castille une page de Gil Blas éparse sur le chemin, on vous montre à Ormaistegui la maison du frère de Zumala Carregui, qui est, devinez quoi ! le

curé de ce village ! L'affaire d'Ormaisteguy eut lieu le 2 janvier 1835. C'était le lieu de naissance du général carliste. Dans la matinée du 2, neuf bataillons étaient rassemblés, ils se dirigèrent sur la route d'Aspeitia, le général donna l'ordre à six de se replier sur Seguza, ne gardant avec lui que les Guides, le 6^e de Navarre et le 1^{er} de Guipuscoa.

« Cependant, dit un témoin oculaire de cet engagement, (1) des masses noires apparaissaient dans le lointain: c'étaient les quatre colonnes réunies de Jauréguy, d'Espartero, d'Iriatre et de Caratala.

« Les Guipuscoans se placèrent au centre du terrain où nous allions combattre sur le sentier qui menait à la route. Les guides s'étendirent sur la gauche, et le sixième de Navarre se retrancha sur la droite, derrière un long rang de pierres qui servaient de bornes aux pâturages de la montagne.

(1) *Échos de la Navarre*, par le baron H. Du Casse, officier de Charles V.

« Le feu se rompit. Nous étions si près les uns des autres, que nous entendîmes parfaitement Jauréguy crier au régiment de Saint-Ferdinand qui commençait l'attaque : Voyez, ils n'ont pas d'uniformes, ce ne sont pas des soldats, vous laisserez-vous battre par des *paysans*?

« Figurez-vous, en effet, que tous nos gens avaient quitté leurs vestes et relevé leurs manches pour mieux se battre, ce qui leur donnait un air de hardiesse extraordinaire. Durant plusieurs heures, nous vîmes tomber nos malheureux camarades, et les efforts des ennemis vinrent se briser contre le faible parapet derrière lequel nous combattions, et contre les baïonnettes de l'héroïque bataillon des Guides. Ce n'était pas assez : une circonstance vint déterminer un succès plus décisif. Le cheval du colonel Sans tomba frappé de deux balles, couvrant son cavalier de sa chute. Nous le crûmes perdu, mais il se releva et, le sabre à la main, fran-

chit le parapet, entraînant à sa suite le sixième de Navarre. Etonnés de ce mouvement, les Guides le suivent. Les Christinos sont épouvantés de notre audace... Le lendemain, les ennemis s'étaient retirés en toute hâte, pourchassés honteusement comme un troupeau par les seuls lanciers de l'escorte du général, aux ordres de notre vaillant Teyna.

« On m'a assuré qu'Espartero est rentré à Bergara dans un tel trouble qu'il a fait quatre longues lieues sans s'apercevoir qu'il courait tête nue, ayant perdu son chapeau dans la fuite... »

Un peu après Ormaistegui, d'une sorte de posada en ruines sortent quatre bœufs et neuf mulets qui vous arrivent en guise de renfort, il s'agit de la côte précédant les deux villages de Zumaraga et Villaréal que sépare le pont du dernier. Ici, le terrain devient de plus en plus inégal; des châtaigniers, des maïs et des plantes diverses se le disputent.

A gauche, sur un mamelon incliné, on vous montre la place où Zumala Carregui battit le régent actuel, et le contraignit à la retraite de Bilbao.

« *On ne vous fera pas grâce d'une bataille!* »

Nous montons à pied la côte de Descarga, dont la seule affaire coûta à Espartero trois mille hommes que lui prirent les bandes carlistes. Ces bandes avaient coutume de l'appeler *el disgraciado* (le malheureux). Il s'acheminait ainsi, comme on le voit, par une singulière route au titre pompeux de duc de la Victoire. Le rouge-gorge chante à côté de nous dans les bruyères roses. Le chemin est ardu, presque à pic, fouetté d'un vent continu; mais, à droite, le paysage se colore et s'embellit comme sous la baguette d'un magicien, le ciel est d'un bleu limpide, le sol onduleux et fauve. Nous rencontrons des miquelets payés par les provinces pour accom-

pagner les voyageurs et les diligences, honnêtes Espagnols assez pareils à nos can-tonniers; ils portent la redingote grise, le chapeau et la ceinture de cuir. Les mendiants de Vergara ont flairé le coche, ils arrivent avec leur voix nasillarde, leurs horribles plaies, et les mains rugueuses que Ribera seul leur sait faire. Bientôt, leurs litanies se mêlent aux bêlements des troupeaux, ils vous pressent, ils vous coudoyent, vous n'entendez partout que ce cri plus étourdissant mille fois qu'une crecelle : *Senor mio, la lisona por Dios!* Alors, pour échapper à cette misère, vous détournez les yeux et les reportez sur la campagne; rassasiez-vous-en, car jusqu'à Madrid de pareils aspects sont rares. La vallée où vous descendez s'étend, en effet, avec un bonheur infini jusqu'au village d'Alzuola. Des pics grisâtres et fiers forment sa chaîne, la ligne des nuages fait sur eux l'effet de la mer vue à distance. Le silence de cette vallée est profond, comme

C'est généralement celui des vallées d'Espagne ; le cri du grillon y perce seul. Ça et là un ruminement grave et sourd dans les hautes bruyères : c'est le taureau, ce roi du pâturage et du cirque, le taureau qui tient dans les jeux de ce peuple une si grande place. Le *majoral* passe en sifflant devant lui l'hymne de Riégo, et le taureau le regarde d'un air effaré. Rien n'est comparable à cette fraîcheur du matin, à ces frissons du vent dans les grandes herbes. Ebloui de la beauté d'un pareil site, vous descendez ainsi sous les vapeurs argentées d'un ciel clair jusqu'à Alzuola, où se trouve la maison de poste.

C'est à Vergara (1) que le *calesero* s'arrête ordinairement pour déjeuner. Le traité de 1859 (*el convenio* de Bergara) a rendu Vergara plus célèbre qu'il ne le mérite. C'est un endroit assez triste, un bourg renfrogné sur

(1) On écrit Bergara et Vergara indifféremment.

les murailles duquel on lit tout d'abord cette inscription lugubre :

« Hasta esta linea subiola horrorosa

« Riada del 30 (E) junio 1834. »

Cette inondation emporta deux ponts et fit beaucoup de dégât. En un clin d'œil, le bruit de nos grelots (*zumbones*) nous attira sur les bras une foule de curieux ; le maître de la posada, son premier garçon et sa femme nous attendaient sur le balcon. Cette auberge me parut assez propre, l'escalier était couvert de nattes (*esteras*), les filles et l'hôtesse avaient bon air. Comme nous avions pris les devants, nous fûmes les premiers à visiter la table placée au premier étage dans une salle à manger ornée de lithographies françaises, représentant l'histoire de l'Enfant prodigue. On se mit à table, et le martyre recommença. Le repas de Boileau et le supplice de Tantale ne sont rien en comparaison de ces terribles repas espagnols, où le

convive affamé voit défilér devant lui vingt-cinq plats sans pouvoir en trouver un à son goût. Comme il est convenable qu'un gourmet s'instruise, voici la carte textuelle que je lègue aux estomacs novices qui pourraient avoir envie de visiter la Castille.

On servit d'abord une soupe au vin (*bor-racha*) escortée d'œufs (*fritos*) au beurre noir comme de l'encre; puis, comme pendant, un *gaspacho*, autre soupe à la limonade, composée de vinaigre, d'oignons, de pain et d'huile. Entre ces deux potages une servante très accorte et le tablier retroussé comme dans le fameux tableau de Vanderhelst à Amsterdam, s'en vint poser un énorme *puchero*. Sur les deux bouts de la table apparurent ensuite deux *guisados*, espèce de fricassée composée principalement de volaille cuite à l'huile dans la poêle. Un cordon de *tomates* ou pommes d'amour l'entourait et en formait le supplément. Des pois chiches (*garbanzos*,) des gousses encore vertes de piment

(*pirrentones*) assaisonnaient la plupart de ces mets flanqués çà et là de tranches de lard (*presas*), et dont la seule odeur est bien capable de plonger l'étranger dans la stupéfaction la plus complète. Pendant que je songeais en moi-même à la nouveauté de cette cuisine et aux anathèmes qu'eût formulés contre elle l'illustre professeur Brillat Savarin, je fus tiré de mes réflexions par la question répétée du mayoral qui s'était constitué le maître d'hôtel de notre table. *Porque no toma Vm?* me demanda-t-il en me montrant quelques horribles petits saucissons (*chorizos*) nageant dans la graisse du *puchero*. Je savais qu'un Espagnol se croit offensé quand on le refuse, je me résignai et mangeai avec ferveur. Je dois le déclarer, cette concession aux ragoûts d'Espagne coûte affreusement; mais, dans ce pays, il faut passer bien vite sur les étonnements de ce genre, oublier Chevet et les fourneaux de Véry,

autrement vous courrez grand risque de dîner par cœur.

A quelque distance de Vergara sur la gauche, on vous fait voir la maison où Espartero et Marotto se sont embrassés à la signature du traité. Un *fraile* (moine), de vingt-sept à trente années, dormait profondément près de moi dans la voiture. Un livre gisait à côté de lui, il me prit envie de voir ce que cet homme lisait. Ce n'était rien moins que l'Évangile de saint Jean, ouvert au chapitre II, chapitre intitulé : *Prédiction de la trahison de Judas*.

« 18 ✕. Je ne dis pas ceci de vous tous ; je sais *qui sont ceux que j'ai choisis* ; mais il faut que cette parole de l'Écriture soit accomplie : *Celui qui mange du pain avec moi lèvera le pied contre moi*.

« 22. Les disciples se regardaient l'un l'autre, ne sachant de qui il parlait.

« 26. Jésus répondit : C'est celui à qui je présenterai du pain que j'aurai trempé. Et

ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon.

« 30. Judas donc ayant reçu ce morceau, sortit aussitôt, et il était nuit. »

Marotto fait nécessairement songer à Deutz à qui les vers d'Hugo, admirables vers ! ont imprimé un si hideux bandeau de flétrissure. Je ne pouvais rencontrer Deutz : je me promis bien, une fois arrivé à Madrid, de voir Marotto.

Pensant de la sorte à ces deux hommes dont le crime est impuni, dont la vie est douce, opulente, je quittai le lieu de leur accolade, baptisé à cette heure, du nom de *campo del abrazo*. A Mondragône, l'*ayuntamiento* possède un assez joli Hôtel-de-Ville. L'église, traversée au dehors par des arcs-boutants, et formant passage, est pittoresque. Avant d'arriver à Salinas, village habité par les gens qui travaillent aux forges, vous laissez Arichavaleta, charmant endroit aux balcons de fer, aux fenêtres ou-

vragées délicatement, en forme de cages. Salinas, le dernier bourg où l'on parle basque, offre une côte dangereuse ; il y a un an, la diligence y versa. Ce ne serait pas assez d'une *requa* (1) de mulets pour enlever le pesant *calesero* qui nous voiture, des paysans surviennent et attèlent des bœufs qu'ils excitent tour à tour de la voix, du fouet et des cailloux. Un de ces bœufs marcha sur le pied de notre *zagal*, qui se contenta de faire une simple grimace ; cet homme était bien certainement le plus curieux type de coureur que j'aie rencontré. A la taille élégante du Biscaiën, il joignait des yeux brillants, animés de ce feu que donne la fatigue ou la fièvre, ses mains étaient sèches, maigres et presque tannées par le soleil, ses pieds étaient ceux d'un véritable *andador*. Je fus très étonné de lui voir casser deux œufs avant ce relai, l'un des plus pénibles assu-

(1) File de six ou huit mulets.

rément qu'il pût faire ; il les insinua lestement dans ses souliers et partit après avoir allumé sa cigarette. Ce *zagal* portait la veste bleue à boutons d'argent, l'écharpe violette, le chapeau pointu à pompon noir, et des souliers jaunes à rubans rouges.

Les ponts disséminés dans cette campagne sont si étroits, qu'un seul chariot attelé de bœufs peut y passer. En montant à pied la côte de Salinas, la vue s'égaré pourtant sur un assez large panorama. Des pics crayeux, gigantesques, des mamelons d'un ton roux et vert s'abaissant sur Salinas, des champs de maïs dorés par les reflets du couchant, des fabriques d'un ton vigoureux, vous rappellent les belles lignes de Salvator. Avant Salinas, vous avez traversé Escoriaza, joli village ; en quittant Salinas, vous allez quitter la province de Guipuscoa ; il vous reste celle d'Alava, après quoi, vous voyez venir à vous la Vieille Castille.

Ne trouvez-vous pas que ce mot de *Vieille*

Castille résonne à l'oreille comme un glas mélancolique? Involontairement vous voilà devenu rêveur, vous voyez se dresser devant vous l'ombre géante du Campeador. C'est Burgos, c'est Ségovie, c'est un monde de souvenirs! Des campagnes au morne silence, des paysages nus et incultes vous attendent. Patience, vous n'êtes encore que devant la province d'Alava. En entrant dans l'Alava, la division des deux provinces se trouve marquée par une chaîne de fer. A gauche, les ruines blanches du château de Guévara, bâti du temps des Maures, et dont les carlistes avaient fait un poste, vous indiquent l'autre pays. Des champs de bruyères, de maïs, servent de ceinture à la route. Les bois sont plantés de chênes, de hêtres, de châtaigniers. Le sang espagnol a rougi ces longues plaines; on s'est battu ici, partout votre guide vous cite un nom. Enfin Vittoria vous apparaît à plus de deux lieues, mollement couchée sur les montagnes bleuâtres

qui étendent leur ligne à l'horizon. Vous détournez la tête à un frôlement léger dans la plaine, ce sont des chasseurs de cailles poursuivant l'innocent gibier à travers les champs de maïs. Des pentes de terrain sans culture témoignent de l'incurie et de la paresse des habitants. Plus on se rapproche de Vittoria, plus les aspects deviennent étendus. De jolis villages festonnent sa gauche, la Zadorra l'entoure de l'écharpe bleue de ses eaux; un peu avant Vittoria, nous laissons à droite le chemin de Bilbao :

Bilbao, de fleurs couverte,
Jette une pelouse verte
Sur ses murs noirs et caducs (1).

C'est une de mes grandes tristesses que de ne point voir Bilbao, le port le plus important toutefois de toute la côte septentrionale de l'Espagne. Les exportations sont cependant en très petit nombre, et se rédui-

(1) V. Hugo. *Orientales*.

sent aux châtaignes, à la laine, au fer et à l'huile. A vrai dire, Bilbao n'est qu'un immense magasin, et à cette heure, l'une des meilleures stations pour la contrebande. C'est sous les murs de Bilbao que mourut le fier Zumala Carrégui. Je vous ferai grâce de toute discussion sur la langue biscayenne qui en mériterait de sérieuses au dire des philologues; je vous renvoie pour vos péchés à la Tour d'Auvergne et à ses *origines gauloises*. Comme il est né bas-breton et qu'il a longtemps demeuré parmi les Basques, son opinion sans doute vous sera d'un plus grand poids que la mienne en cette matière. Ce sont les paysages de Bilbao que je regrette, c'est ce superbe groupe de montagnes, qui semble se former derrière la ville, et qui présente, à ce qu'on m'assure, une pompeuse fertilité. Ici l'on retrouve les sites sauvages des Alpes, non loin d'un port hérissé de mâts; c'est une idylle véritable près de l'océan. J'ai lié conversation avec le moine,

il pleure en nous parlant du *Pasco de los Augustinos*, qui n'est autre chose que le cours. C'est une terre étrange, que cette province de Biscaye, indépendante à proprement parler de l'Espagne, et qui est pourtant sous sa protection. La Biscaye se gouverne par elle-même, elle reçoit encore à cette heure, par pure condescendance, un corrégidor et un gouverneur de la marine, tous ses habitants s'intitulent *hidalgos*.

Le *fraile* voulut bien me donner quelques détails sur un chapitre plus intéressant : les dames de Bilbao. A l'entendre, elles réunissaient la fraîcheur du teint et de la peau aux autres signes distinctifs de la beauté espagnole. — C'est-à-dire, repris-je, qu'elles sont à la fois Anglaises et Castellanes ? — Voyez plutôt, me dit-il en me montrant un *carro* (voiture à deux roues), qui tenait la droite sur notre route. Je vis sous le dais convexe que forme cette sorte de diligence, deux jeunes Biscariennes en voile noir ; le

fraile me dit qu'elles allaient voir à Bilbao une *corrida de novillos*. Les yeux noirs et brillants de ces belles filles, leurs cheveux lustrés, leurs dents pures comme le lait, leurs joues d'un rose de pastel en faisaient deux nymphes délicieuses de Goya. Rien n'y manquait, pas même l'énorme mouche au coin de l'œil droit, mouche de la largeur d'un petit écu, remède espagnol, souverain à leur avis contre le mal de tête. Le fraile m'assura que la Biscaye possédait les mœurs les plus pures de toute l'Espagne, je ne puis affirmer qu'une chose, c'est que le peu de Biscariennes que j'ai vues, sont très loin de l'agacerie constante et de la coquetterie étudiée des Andalouses.

Vittoria nous attendait cependant. C'était un dimanche, et le dimanche en Espagne est vraiment le jour béni du ciel, comme en Angleterre, c'est le jour maudit; chez nos voisins d'Outremer, il vous porte au spleen, ici, au contraire, la nature elle-même vous con-

vie à l'amour et à la joie. Le dimanche, chaque promenade d'Espagne est un bouquet, les jeunes filles ont passé leurs plus belles robes, les jeunes paysans leurs ceintures les plus fraîches et leurs gilets à boutons d'argent les plus coquets, c'est le jour de l'encens, des fleurs, de la danse. Aux portes de Vittoria, nous rencontrâmes une foule de *senoritas* en mantilles noires, se montrant de temps à autre d'un air moqueur notre épais calesero. Le cœur vous bat à la vue de la première *senorita* espagnole, comme celui de Colomb dut battre à l'aspect de la première fille d'Amérique qu'il rencontra. Les natures étrangères ont sur certains esprits un empire incomparable. Ces filles de l'Alava me parurent belles comme des anges, hautes, sveltes, gaies, riant de ce rire éclatant et frais qui convient si merveilleusement aux jolies bouches. Il est impossible à un peintre de rendre l'harmonie capricieuse d'un tel ensemble, à moins qu'il ne s'appelle à la fois

Velasquez, Watteau et Goya. Les coiffures de ces folles promeneuses différaient entre elles avec un bonheur singulier : les unes portaient les bandeaux, d'autres de petits tire-bouchons agiles et coquets, mais toutes gardaient le voile. L'entrée de la ville et son aspect m'éblouirent. Des officiers fringants et jeunes pour la plupart, des paysans endimanchés venus à Vittoria pour voir un *Circo olympico* qui faisait fureur, de jolies têtes penchées aux balcons de la plus grande *calle*, le caractère élevé des édifices, l'Hôtel de Ville et son immense escalier, tout me parut neuf, piquant, plein de désinvolture et de parfum. Je me rendis au cirque où l'on jouait en plein air et en plein jour, les écuyers y conservaient tous ce classique uniforme de général que les Franconi ont fort bien fait de quitter chez nous. Il y avait un clown dans le genre d'Auriol, mais qui était loin d'approcher de lui comme sauteur; il me parut An-

glais et maladif, au point que le voyant cracher le sang dans un entr'acte, *l'ayuntamiento*, qui, faute de tribune, trônait sur trois tabourets, le fit rentrer. L'éternelle scène de Passe-Carreau et Rognolet divertissait encore les dames de Vittoria, quand on vint annoncer que la senora Conception, l'écuyère en titre, réclamait l'indulgence du public non pour un rhume, cette excuse est interdite aux écuyères, mais pour un *golpo* qu'elle venait de recevoir. Son cheval favori, ingrat cheval! lui avait marché sur le pied. Nous la vîmes, en effet, arriver bientôt en robe couleur d'arc-en-ciel, le front planté de plumes comme une Péruvienne, elle avait les larmes aux yeux la pauvre petite, et quand un vilain nègre lui mit du blanc sous le pied, elle poussa un cri. A ce cri, je vis accourir le clown qui lui présenta galamment un grand verre d'eau fraîche. -- C'est son amoureux, dirent autour de moi quelques habitués. Cette jeune écuyère était de Loja et

avait toute la grâce d'une Grenadine. A la fin de la course, on la couvrit de bouquets et on lui offrit des *dulces* ; puis, comme une pauvre mule blessée, un écuyer la reconduisit vers l'écurie.

Jetée avec bonheur au milieu d'une vallée, Vittoria présente deux parties distinctes la ville neuve et la ville vieille. Cette dernière offre très peu d'intérêt, et est la moins habitée; la ville neuve a l'aspect riant, fertile, animé. La cathédrale renferme quelques bons tableaux; mais, en vérité, je n'eus guère le temps d'en jouir, harcelé que j'étais par le fantôme d'un douanier qui devait bientôt m'apprendre ce qu'est la douane en Espagne. Bien que je fusse, en effet, le compagnon de voyage du seigneur Rafaël-Mendizabal, un grand escogriffe lui arracha des mains mon nécessaire d'Aucoc qu'il me faisait passer avec une politesse charmante par l'une des portières du calesero où il était resté avec son majordome nommé Juan.

— Qu'est cela ? demandai-je au douanier.

— *Cela?* me répondit-il d'un air de hauteur, doit être visité, monsieur le Français ; qu'il vous suffise de savoir que nous avons arrêté hier deux contrebandiers de votre nation sur le chemin de Salvatierra.

Mon nécessaire de voyage était en argent comme tous les nécessaires, je l'avais fait nettoyer avant mon départ.

— C'est de l'argent *neuf*, me dit le douanier.

— J'ai ce meuble depuis 1832, repris-je, il a fait déjà avec moi les voyages d'Italie, d'Angleterre et de Hollande.

— Voici une douzaine de gants que je confisque avec lui, mon cher Monsieur. Rien de neuf ne doit passer la frontière, c'est l'ordre du *Gefe politico*.

— Au diable votre chef politique et ses ordonnances ! Conduisez-moi vers lui, je ne demande pas mieux...

— En ce moment-ci, ce serait difficile, il est à voir *Trente ans de la vie d'un joueur au Théatro Nacional...*

Je m'emportai, je criai, tout fut inutile. Rafaël Mendizabal et son majordome Juan se regardaient entre eux d'un air interdit ; à la fin, Juan trancha la difficulté, et, touchant la main du douanier, il lui dit à l'oreille quelques paroles que je soupçonnai devoir être tirées du Grand-Albert. L'homme lui remit alors mon nécessaire et mes gants, et s'en fut chercher d'autres victimes.

— C'est un *duro* (1) que vous me devez, me dit Juan.

L'annonce du dîner vint interrompre fort heureusement les doléances de notre caravane. Le dîner était passable, et le vin meilleur sans être bon, seulement on mit au repas la lenteur sacramentelle qu'on met en Espagne à tout repas, l'anisette et le malaga

(1) Un peu plus de 5 francs de France.

allaient circuler quand mon voisin me parla du théâtre National. Je l'avais oublié, j'y courus en toute hâte. Quand on doit voyager cinq à six jours dans une lourde boîte garnie de clous nommée diligence, on ne redoute pas les plus dures banquettes; celles de l'orchestre au *Teatro Nacional* me parurent un lit de roses. L'affiche annonçait *Trenta anos de la vida d'un jugador* en lettres pyramidales, et de plus la scène du dénouement était peinte à la porte sur une toile. C'était le premier théâtre Espagnol que je voyais, et j'avoue que ses abords nauséabonds furent loin de me plaire; l'odeur des lampions de Polichinelle un jour de foire, n'est rien près des odeurs qui se disputent le vestibule de ses corridors. Il est vrai que le cigare corrigeait un peu ces miasmes; les officiers de Vittoria, les jeunes gens, les bourgeois, tout le monde fumait dans les galeries, tous roulaient le *papel* entre leurs doigts. Les acteurs me parurent assez médiocres, mais il n'en fut pas de mè-

me de ceux qui dansèrent *la jota* : ils me plurent infiniment. J'avais près de moi dans un *palco* du théâtre N. 12, un grave Allemand qui prêtait à la danse une attention suivie; c'était un petit vieillard à perruque blonde dont les idées semblaient peu tournées vers le drame sombre et le roman à la Werther; il prisait comme un Suisse, et faisait craquer sa boîte d'un air de satisfaction chaque fois qu'un *bolero* (1) montrait quelque légèreté dans sa danse. Un jeune lieutenant de Vittoria qui s'était établi de lui-même notre cicérone voulut bien m'apprendre quel était ce personnage.

— C'est un professeur de mathématiques au collège de Leipsick, me dit-il, il a fait son tour d'Espagne et compte passer une partie de l'hiver prochain en France. Il est revenu de Madrid fou de *cachucha*, de *jota* et de *fandango*. Comme nous avons ici la Cecilia Marquez,

(1) Bolero, danseur.

il ne manque pas une seule de ses représentations ; le matin, c'est un savant homme que vous trouvez chez lui en robe ouatée la main sur les œuvres de Kant (en espagnol *Las obras de Kant traducidas*) ; vers les six heures, il s'enferme à clef dans la chambre de son auberge et fait ronfler la castagnette comme un majo. Il a soixante ans, et n'était guère sorti de Leipsick avant de venir chez nous. J'ai grand peur qu'à son retour, il ne professe avec les castagnettes de Cecilia, qu'il est très capable de lui demander, le tout par amour de l'art. Il connaît le *polo*, la *tirana*, la *tana*, le *cachirulo*, le *zorango* et toutes les vieilles danses de l'Andalousie oubliées à l'heure qu'il est.

Le spectacle finissait, et nous laissâmes à regret cet original. L'amant sexagénaire du fandango se leva sur ses petites jambes et alluma bientôt, sous la porte même du théâtre, une petite lanterne à feuillets qu'il déroula comme une carte de géographie et qui

ne tenait guères plus de place dans sa poche qu'un numéro du *Siècle* ou des *Débats*. La lune était cependant alors dans son plein, mais de gros nuages noirs la couvraient par intervalles. Le caractère élevé des édifices de Vittoria me plaisait, ses quatre églises presque toutes dans le genre gothique, sa belle et grande place, ornée d'une fontaine et entourée d'un joli portique, le mouvement de ses rues et des abords de son théâtre, le froissement de quelques mantilles noires et blanches, tout donnait alors je ne sais quel relief à cette ville, la première d'Espagne sur votre longue route de Bayonne à Madrid. Je m'assis un instant sur l'escalier de l'Hôtel de ville, hardie spirale qui rappelle au soir, par le seul jeu de ses ombres, l'escalier des Géants dans le *cortile ducale* de Venise. Quelques voix chevrotantes chantaient l'hymne de Riego, et sur chaque pierre je pouvais lire : *Viva la constitucion e Isabella Segunda!* Je marchai seul quelque temps, et après avoir tra-

versé la promenade alors déserte, je me trouvai devant la Fonda. Une seule fenêtre à demi ouverte sur son balcon était éclairée; j'entendis bientôt le bruit d'un archet et le ronflement de la castagnette. Ayant pris la chandelle classique des mains du *mozzo* (1), long Galicien à moitié endormi, je montai et trouvai mon lit fait à côté de celui du mayoral. Le bruit de l'archet et des castagnettes continuait. Je ne pus résister à l'indiscrétion de regarder à travers la serrure de l'autre chambre. C'était le digne professeur allemand qui prenait à cette heure sa dernière leçon de castagnettes. *Linquenda tellus et domus !* le brave homme partait pour Bayonne le lendemain.

— *Buenas noches , caballero ;* m'écriai-je en entrant d'un air résolu.

— *Grazias, senor,* me répondit-il confus d'être surpris comme M. Jourdain dans ses

(1) Garçon.

exercices. Il congédia son maître de fandango et se jeta sur son lit aussi fatigué que Vestris.

Il y avait sur sa table quelques vieux œillets dans un verre, et une foule d'éditions étrangères, *las obras* de Lamennais, Cousin, de Gerando, Lacordaire, Laromiguière (*edicion economica e belga*).

Nous devons nous voir réveillés à deux heures, je lui serrai la main, et, me roulant dans une mauvaise *manta*, je ne tardai pas à m'endormir.

III.

La douane de Miranda. — Un orage à Pancorvo. — Un carreau cassé. — Burgos. — La cathédrale et les chapelles.

Je retrouvai l'intérieur *du calesero* avec une sorte de dépit. Ma promenade nocturne à travers les rues de Vittoria m'avait mis en tête je ne sais quelle envie de rébellion contre cette prison roulante où je me trouvais aussi captif que le perroquet du seigneur Rafaël Mendizabal mon compagnon de voyage. Cependant il fallait me résigner ;

j'eus bientôt laissé derrière moi la rivière d'Arienza, Puebla, Arminon, et je me trouvai devant le joli pont de huit arches jeté sur l'Ebre; avant ce pont, une colonne de marbre consacre les limites de l'Alava et de la Vieille Castille.

Ce qui vous frappe dès l'abord dans cette province, il faut bien en convenir, c'est le manque absolu d'arbres. L'Espagnol ne se fait faute de vous donner pour raison que les bois attirent les oiseaux; de là mille ravages opérés, dit-il, sur ses champs, ses blés, ses raisins par la gent ailée et rapace dont il a peur. Attendez-vous donc à des aspects nus et fiers comme un mendiant de Cervantès. Ici le paysage devient sombre et rembruni. La première ville de la Vieille Castille est Miranda del Ebro; nous y arrivâmes par un froid très vif et la matinée la plus claire que j'aie encore rencontrée. Les bords de son pont bâti par Charles III avec ses inscriptions et ses lions de pierre couronnés étaient obs-

trués par Messieurs de la douane (*aduanas*); ce fut une répétition de celle de Vittoria avec la seule différence que cette fois la visite dura une heure et demie. Je ne saurais trop remercier cette excellente douane qui me permit de mettre ce temps à profit et de visiter la Plaza de la ville ornée de fontaines, les restes d'un vieux château et de plusieurs tours démantelées, enfin l'église de la place Santa Maria où un prêtre célébrait pour un anniversaire la messe des morts. Il y avait dans cette église assez ordinaire trois jeunes Espagnoles divines, toutes trois enveloppées de la mantille noire et derrière lesquelles un vieux domestique en deuil marmottait à genoux avec ferveur. Ces trois filles étaient-elles parentes du mort, ses sœurs, ses filles ou ses nièces? c'est ce que ne put me dire le sacristain qui avait, du reste, autre chose à faire, car il nettoyait une quantité de *platerias* (orfèvreries) pendant ce service d'anniversaire auquel je me trouvais étranger. Les demoi-

selles étaient agenouillées sur des nattes de paille, l'église comme beaucoup d'églises d'Espagne ne possédant pas de chaises. Le retable de l'autel était doré, mais le style intérieur avait si peu de caractère que j'en éprouvai presque du désappointement. Je fus tiré de la contemplation de mes belles chrétiennes par la clochette d'un grand nombre de mules, c'était un convoi d'*arrieros* qui passait. Le mouchoir roulé sur la tête était le trait dominant du costume, puis la *faja* (1) serrée étroitement autour des reins, et enfin la classique chaussure des *alpargatas* (2). J'arrivai assez à temps à la douane pour voir bousculer mes deux malles et intervenir à propos de livres français que l'on voulait peut-être mettre à l'index; ces deux livres que je recommande à tout prudent touriste qui s'aventure par les

(1) Ceinture.

(2) Souliers à lanières de laine entrelacées.

Espagnes, étaient *Don-Quichotte* et le *Cuisinier Français*. Je l'avoue à ma honte, je voyais dans le second de ces ouvrages un tel préservatif contre les plats espagnols et une telle ressource dans les occasions désespérées que j'eusse de bon cœur sacrifié pour sa conservation l'immortel Saavedra lui-même ! Mon mayoral persuada à Messieurs de la douane que j'étais un libraire, et tout fut dit, je passai avec seize à vingt volumes de cargaison.

Les oiseaux empaillés du seigneur Rafaël Mendizabal se virent plus exposés. La passion de ce jeune naturaliste allait être mise également à une rude épreuve quand on vint nous prévenir, par bonheur, que le déjeuner était servi. Ce déjeuner se composait du simple verre d'eau et de la tasse de chocolat ; il est vrai que ce n'était qu'un premier déjeuner. En Espagne et avec le système des moyens de transport actuel, il est inouï combien de fois l'on s'arrête pour manger ; c'est

un exercice qui se répète fort souvent à la satisfaction des hôteliers. Le chocolat fini, il est d'usage de jeter dans un verre d'eau, l'*azucar*, sorte de conserve blanche qui pétille et se fond avec assez de facilité, mais qui est loin de remplacer notre sucre. Les tasses de chocolat ne dépassent, du reste, jamais la hauteur de nos plus petites tasses à café.

A droite de Miranda, l'œil découvre une chaîne blanche de montagnes, et à gauche le village d'Oron. La couleur du tableau devient insensiblement romanesque, c'est une sorte de décor à la Freyschütz, une route coupée à pic que l'on nomme encore le *Gosier* de Pancorvo, autrement dit en espagnol la *Garganta*. C'est sur la petite rivière d'Oroncillo qu'est située cette ville aux abords calcaires, au front couronné d'un château bâti par le Maure. D'immenses rochers la cerment et l'écrasent de toutes parts. Au moment où nous y passâmes, la chaleur était

devenue si intense et la température avait tellement varié que de larges gouttes d'eau ne tardèrent pas à tomber ; un orage épouvantable ébranla chaque roche de la vallée. Bien que j'eusse vu récemment plusieurs scènes de ce genre aux Pyrénées, la nouveauté de celle-ci me frappa. La majesté de cette Sierra avait pour moi quelque chose de fantastique ; il ne manquait à l'orage que la musique de Weber. Ce long bourg perdu dans un défilé qui rampe comme un serpent, ces masses alpestres menaçant de s'écrouler au premier choc de la foudre, cette chaîne de montagnes courant de l'ouest à l'est et qui semble intercepter toute route, les ruines de la batterie de Santa-Barbara détruite elle-même en 1823 par les Français, recevaient des lueurs de l'orage une couleur étrange et lugubre. L'aspect des maisons de Pancorvo m'arracha bientôt à ces idées ; j'avais remarqué plusieurs écussons de maisons nobles et d'assez belles sculptures ;

J'eus le loisir de les examiner grâce à un accident survenu à la voiture. Une énorme charrette venant en sens contraire à notre *calesero* et toute érisée de ballots de laine enfonça au détour d'une rue une vitre de la diligence ; le mayoral se prit alors de querelle avec le malencontreux conducteur et lui appliqua un grand soufflet. L'autre était un Galicien qui ne dit mot. C'est le seul soufflet que j'aie vu donner en Espagne, où le couteau, en général, joue plus son rôle que la main. Les gens de Pancorvo s'attroupaient déjà ; nous fîmes hâter notre guide. Sa colère me parut assez légitime, du moment qu'il m'apprit que jusqu'à Madrid nous devrions nous passer de carreau dans la voiture. Il n'y a qu'à Madrid que cette besogne pouvait, selon lui, être bien faite. Je ne cite ce trait que comme un des mille corollaires à ce qu'on a pu dire sur la paresse et l'indolence castillanes. Après un consul de France,

soyez sûr qu'il n'y a rien de si indifférent pour vous qu'un mayoral.

Vous laissez à gauche le chemin de la Rioca qui conduit à Logrono, et vous êtes tout surpris de trouver en ce pays de Castille austère et triste un terrain souvent plus fertile et plus cultivé que dans les provinces basques. Après le village de Bino, jeté pittoresquement sur un mamelon à droite, vous passez Cubo dont l'église et la tour méritent d'être vues, pour déjeuner à Briviesca. Quand nous arrivâmes dans cette dernière ville, il y avait marché. C'était un vrai tableau du peintre espagnol Villa' Amil avec ses fraîches couleurs, ses gueux, ses vieilles femmes, et ses gens du peuple endimanchés. La route continue, elle déroule ses aspects durs et désolés, ses arbres rabougris, sa poussière sèche. Ça et là quelques crucifix de pierre écussonnés d'armes à divers cantons au dessous de l'image du Christ. Peu à peu des chênes verts et des cistes forment plateau ;



et de cette sorte de bouquet jeté en plein désert s'élèvent les flèches de Burgos. En ce moment aussi le mayoral jugea à propos de faire halte devant une fontaine qui se trouve à droite sur la route. Je bus, et je regardai...

Le soleil allait s'éteindre dans une nappe de vapeurs ; j'apercevais devant moi la capitale de la vieille Castille au milieu d'un amas d'ombres confuses, et sur une éminence à gauche la Chartreuse de Miraflores.

Les eaux de l'Arlanzon fertilisent ce pays, l'un des plus plats de la monarchie espagnole, connu du temps des Romains sous le nom de terre des Vaccéens et qui prit plus tard celui de Castille. L'intérieur de la ville est loin de répondre à l'aspect des alentours ; les rues sont inégales, étroites ; elles ont je ne sais quel aspect sombre et renfrogné. Après avoir passé devant les quartiers de cavalerie et d'infanterie, et longé une promenade assez étendue, où figurent quelques statues monumentales, une fontaine,

et une belle draperie de maisons, on voit venir à soi le vaisseau de pierre nommé Sant-Iago de Burgos. La porte crénelée qui fait face au pont est curieuse de travail ; elle ressemble à l'un de ces frontispices fantastiques qui accompagnaient autrefois les vieux manuscrits et que l'on a ressuscités aujourd'hui comme ornement indispensable aux albums. Cette porte est flanquée de tours et de statues chevaleresques ; elle ne paraît petite au premier abord malgré son élévation, ainsi que les deux admirables clochers à filigranes, qu'en raison de sa situation dans un creux taillé sur un côté de la montagne. C'est assurément l'un des plus merveilleux modèles d'architecture gothiques malgré l'irrégularité extérieure de son ordonnance, et l'espèce de jeu d'échecs amoncelé sur cette fameuse porte. Les difficultés du terrain ont nécessité ces marches de pierre et ces sortes d'échelle dont vous vous étonnez d'abord ; mais entrez dans le temple, et vous

verrez bientôt qu'il ne le cède en rien ni à Cologne, ni à Strasbourg, ni à Yorckminster dont il rappelle la forme. En dépit de l'amoncèlement de quelques chapelles sur le côté droit, on retrouve bien vite le dessin de la croix en usage dans le gothique. L'intérieur est si vaste qu'on y célèbre à la fois les offices divins dans neuf chapelles sans que les pas et les voix se nuisent pendant ces offices. — En vérité, ceci n'est point un temple, c'est un monde. Monde inoui, profond, semé de ténèbres et de lueurs, chape auguste brodée par la main des anciens rois de Castille! Dieu merci, le marteau des révolutions n'a brisé aucune fleur de ce magnifique travail, auquel semble encore sourire Sant-Iago placé au milieu des flèches du clocher principal sur son cheval de bataille. A la grande fenêtre du porche qui est à l'ouest, la Vierge elle-même paraît vous tendre la main. Perdez-vous avec amour dans ces chapelles fon-

dées par de nobles et vieux Castellans dormant à cette heure du grand sommeil et que saint Ferdinand, le premier roi catholique qui eut la pensée de cette œuvre, regarde au ciel comme autant de frères. Les pierres de ce temple, bien que contournées et fouillées mille fois par le ciseau, festonnées avec bonheur et pliées à toutes les délicatesses de la sculpture, commandent l'attention par un air de virilité et de force. Chaque arête est robuste, chaque nervure a du corps. Écartez ce pampre si léger, qu'il vous prend envie de l'écarter, poursuivez, et vous trouverez le tuf. A Burgos, la force et la grâce se donnent la main ; c'est la foi catholique dans toute la puissance de sa fondation, l'architecture royale et monacale dotées de tout le prestige de la renaissance. Ici le XIII^e siècle et la renaissance se confondent, s'enlacent et s'épousent avec un bonheur audacieux. Noble temple que celui que Ferdinand fonda et que réédifia Charles-Quint !

On se plaint ordinairement du jour qui tombe d'aplomb à travers les vitraux sur cette vaste et longue nef ; on prétend qu'il contrarie l'effet mystérieux et sombre de l'ensemble. Le ciel brumeux de l'Angleterre ou de l'Allemagne est plus favorable, on le sait, aux vaisseaux gothiques ; là où la nuit règne, Dieu rayonne avec plus d'éclat ; c'est à cette conviction d'artiste que l'on doit Rembrandt et Caravage. Pour mon compte, cette fois, je n'ai pas eu à me plaindre du jour en visitant la cathédrale de Burgos ; vous saurez que je ne l'ai vue qu'aux torches. Avec un *duro* placé à propos dans la main du sacristain, vous pouvez, quand vous passerez à Burgos, vous donner le plaisir de cette illumination.

Quand j'entrai dans la nef, précédé par mon guide, le silence en était interrompu par quelques coups de marteaux ; on dé-clouait, au milieu du chœur, un catafalque

placé le matin même pour une messe d'anniversaire. Le mort était un évêque (*obisco*) et les sacristains, au nombre de trois, emportaient déjà sa mitre, sa crosse et son livre doré; cette double rencontre d'un catafalque dans le même jour était certes bien propre à doubler mon recueillement. Les éclats lugubres, effrayants, que jetais par intervalles la torche du sacristain, produisirent bientôt chez moi une hallucination rapide et magique; je crus voir un instant les chefs de tant d'illustres et pieuses familles, la main sur leur épée; près de leur maître et roi *El Campeador* c'est le nom du Cid. Quand vous avez bien admiré les stalles et les bois merveilleux des sacristies, les reliquaires de corail, les sculptures, les bas-reliefs plus fins que l'ivoire, il vous faut aborder cette merveilleuse salle où se trouve le *coffre du Cid* (*cofre del Cid*). Ce coffre est suspendu à la voûte, à une hauteur assez grande; il domine le tombeau du *famoso caballero Cid Rué*

Diaz (1), ou, si vous le préférez, Rodrigue Diaz de Bivar. Fabuleuse ou vraie, écrite par Corneille ou Ferréras, l'histoire de ce héros castillan n'a-t-elle pas le charme d'un vieux et saint livre? Général habile, loyal chevalier, il fut le modèle des siens, cela est prouvé, si sa querelle avec le comte de Gormas et son amour pour dona Chimène le sont moins. Quant à moi, je l'avoue, j'ignorais *l'histoire du coffret*, et je trouve qu'elle lui fait le plus grand honneur. Ayant besoin d'argent pour lever des troupes contre Valence (2), il demanda à l'évêque une forte somme en garantie de laquelle il s'engageait à lui laisser ses bijoux. Le marché conclu, il envoya à l'évêque un coffre assez lourd. Lorsqu'il revint précédé des trophées du Maure, chargé de ses dépouilles, et fier

(1) Voir sa vie, imprimée à Séville en 1816, sous ce titre.]

(2) Où il mourut en 1099. Il était né à Burgos vers l'an 1040.

de la mort de Hiaga, roi maure de Tolède, qui s'était retiré à Valence, où le Cid venait de s'établir en maître, il fit ouvrir le coffre en présence de l'évêque, après l'avoir payé préalablement. On trouva le coffre rempli de pierres. Le Cid (*el Seid*) (1) ajouta que le gage qu'il lui avait laissé était sa parole et son honneur, ses plus grands trésors. C'est ce coffre, vrai ou faux, qui est gardé dans l'une des chapelles de la cathédrale. La salle qui y fait suite est tendue à cette heure de damas rouge, et le guide à chaque tableau qu'il vous découvre le baptise du nom de Murillo, bien que la plupart soient dans le goût de l'école flamande. En général, on compte beaucoup trop de Murillos en Espagne.

Le vent était frais, la nuit devint bientôt plus complète. Je vis reluire la torche du guide sur les trèfles gothiques d'un cloître

(1) *El seid*, en arabe, *seigneur*.

formant préau, ce cloître renfermait une infinité de tombes. L'image de la mort ne vous quitte plus une fois entré dans ce pandémonium confus, nommé Sant-Iago de Burgos. Je venais de visiter la magnifique chapelle du connétable (*capilla del Condestable*), où figure couchée la statue de don Pedro Fernandez de Velasco, et celle de dona Mencia Lopez de Mendoza (1), sa femme. Ces cénotaphes de marbre blanc rappellent pour la beauté du style ceux de la chapelle de Bréda, en Hollande, mais en revanche ils n'ont pas subi les outrages révolutionnaires. La finesse du travail dépasse tout ce qu'on pourrait en dire, c'est de la broderie aussi déliée qu'une fraise du temps de Philippe II. Ce qui vous jette au cœur une peine horrible, infinie, c'est que, devant de pareils monuments, jamais le nom de l'ouvrier n'arrive en Espagne sur les lèvres de celui qui vous les montre,

(3) *Y Figuerroa.*

nul n'a pu me dire à Burgos à quel ingénieur sculpteur appartenait la gloire de ces deux merveilleuses statues. Le maître-autel, avec son crucifiement et ses bas-reliefs, les peintures attribuées à Gaspard Becepra, et la Madeleine, tableau sur bois donnée à tort ou à raison à Raphaël, complètent dignement cette chapelle du *Connétable*, non moins intéressante que celle de la *Présentation*, où est enseveli le chanoine D. Gonzalo Diaz de Lerma, son fondateur.

Je rentrai dans l'église après avoir admiré des portes de bois ciselé d'un beau travail, mais les sculptures de pierre qui se trouvent derrière le chœur ne leur cèdent en rien : il y en a qui représentent des portations de croix du style le plus élevé que j'aie vu. La Passion du Christ, la Résurrection ont trouvé dans le ciseau de l'artiste je ne sais quelle voie de prédication inconnue ; toutes les têtes souffrent et semblent crier.

Vous parlerai-je encore d'un escalier de

Pierre avec des griffons et des arabesques, de vingt à trente grilles de fer ouvragées comme des dentelles, d'un amas de colonnettes, de festons, de feuillages, de trèfles formant une vraie corbeille où s'épanouissent les plus fines fleurs du XVI^e siècle? Tout cela, je vous le répète, est un poème en douze chants, une jouë admirable, où chaque prince, chaque fondateur apparaît revêtu de la livrée de son siècle.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, après tout ceci, que ce chef-d'œuvre colossal, dont chaque partie est à elle seule un dessin et un caprice, n'a pu être que l'œuvre patiente et graduelle du temps? Dans cette légende de pierre, on reconnaît chaque date. Le *Pardon*, les *Apôtres*, la *Mégisserie*, trois portails distincts, la chapelle de la *Présentation* et celle du *Connétable*, offrent à l'artiste une curieuse étude de styles transitoires. Le mélange qui est un défaut disparaît ici sous le luxe et l'exubérance de la forme. L'enfouissement

de cette cathédrale au milieu de toits modernes, et d'un style sans effet, nuit seulement d'une manière frappante à son ensemble. Il y a cependant pour elle un péril plus imminent encore, c'est le badigeon. En Espagne plus qu'en tout autre pays on est possédé de la rage de reblanchir, cela tient du goût arabe, et c'est dans ce moment-ci, m'assurent-on, l'une des plus tristes idées de restauration appliquées à l'Alhambra. Je n'en suis point encore à Grenade, mais je doute qu'il puisse se trouver un faisceau catholique plus riche et plus éclatant que la cathédrale de Burgos. Je compte voir demain le monastère de *las Huelgas*.

IV.

Papa Moscás.—Le monastère de las Huelgas. — La Claustrilla.—
Carmen (histoire vraie).

Burgos... septembre 1841.

Vous allez vous écrier que je tiens peu mes promesses. Au lieu de vous conduire tout d'abord au monastère de las Huelgas, je vais vous présenter à un singulier personnage que peu de voyageurs mentionnent et qui est cependant l'être de Castille le plus connu en cette bonne ville de Burgos : c'est le digne seigneur Papa Moscás.

Notre connaissance s'est faite d'une façon singulière... Je revenais de visiter las Huelgas, il était trois heures environ, et je cherchais une horloge de la ville sur laquelle je pusse convenablement régler ma montre, lorsque mon pied me reportant comme par instinct vers la cathédrale, je me suis trouvé en face d'un monsieur qui, à ma vue, s'est mis à bâiller horriblement. Ce monsieur était en pierre...

Papa Moscas est une statue placée sur l'horloge de Sant-Iago, elle sort au coup de trois heures comme la célèbre statue de Cambrai, et retourne ensuite méthodiquement à sa place, après avoir bâillé d'une façon peu honnête...

Je me suis replongé dans les merveilles de la cathédrale, cette fois c'était au jour. Mais le bruit des pas, la vapeur de l'encens, et le chant criard de l'orgue espagnol, nuisaient à la rêverie ; aux églises gothiques il faut l'ombre et le silence. J'avais emporté avec

moi les *Épîtres dorées et familières* de don Antonio de Guévara, évêque de Mondonedo. Dans une lettre à don Alphonse de Fonceque, évêque de Burgos, il le traite de *très magnifique seigneur et proconsul indien*. L'évêque de Burgos était, en effet, président des Indes, et ses redevances, impôts et tributs étaient immenses autrefois avant les réformes politiques.

L'aspect du monastère de las Huelgas, situé à un quart de lieue de Burgos, indique assez la destination de l'édifice; il est évident qu'il fut construit et fortifié par don Alphonse VIII, comme on pouvait et on devait fortifier les châteaux d'alors; cet édifice consacrait moins un temple qu'une juridiction. La pensée de la tutelle royale s'y montre partout, c'est le vainqueur de las Navas, couvrant de son manteau et de son glaive une faible abbesse. Assises énormes, arceaux redoutables, murs épais, tourelles et meur-